

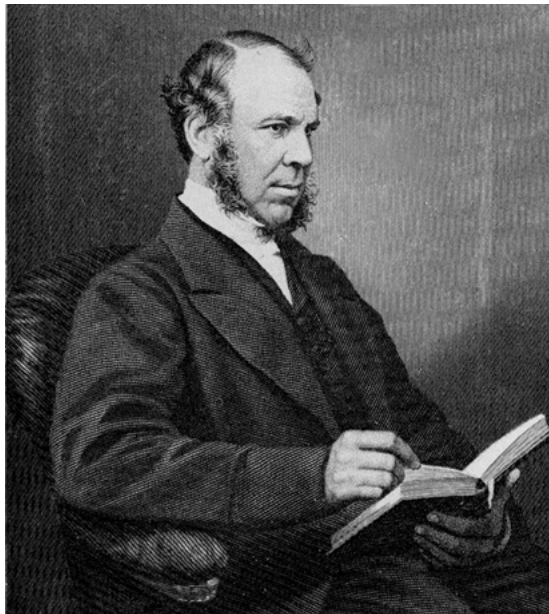
J.C. RYLE

EXAMEN DE SOI-MÊME



EXAMEN DE SOI-MÊME

J.C. Ryle



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

1. Pensons-nous jamais à nos âmes?	4
2. Faisons-nous quoi que ce soit pour nos âmes?	5
3. Essayons-nous de satisfaire nos consciences par une religion formelle et purement externe?	5
4. Avons-nous reçu le pardon de nos péchés?	6
5. Savons-nous quelque chose par l'expérience de la conversion à Dieu?	8
6. Connaissons-nous quelque chose de la sainteté chrétienne pratique? .	9
7. Connaissons-nous quelque chose du plaisir à profiter des moyens de grâce?	9
8. Essayons-nous jamais de faire du bien en ce monde?	10
9. Savons-nous quelque chose du mode de vie en communion habituelle avec Christ?	12
10. Applications	14

Examen de soi-même

« Retournons visiter les frères dans toutes les villes où nous avons annoncé la parole du Seigneur, pour voir en quel état ils sont » (Ac 15.36).

Le texte qui se trouve en tête de cette page contient une proposition que l'Apôtre Paul fit à Barnabas après leur premier voyage missionnaire. Il proposa de revisiter les Églises dont ils avaient été les moyens de fonder, et de voir comment elles se portaient. Leurs membres continuaient-ils fermes dans la foi ? Croissaient-ils en grâce ? Avançaient-ils, ou demeuraient-ils immobiles ? Prospéraient-ils, ou s'égarèrent-ils ? « Retournons maintenant visiter nos frères et voir comment ils se portent. »

C'était une proposition sage et utile. Mettons-la à cœur, et appliquons-la à nous-mêmes au dix-neuvième siècle. Examinons nos voies, et découvrons comment les choses se situent entre nous et Dieu. Voyons « comment nous nous portons ». Je demande à chaque lecteur de ce volume de commencer sa lecture en se joignant à moi dans un examen de conscience. Si jamais l'examen de conscience concernant la foi était nécessaire, il l'est à présent.

Nous vivons à une époque de privilèges spirituels particuliers. Depuis le commencement du monde, il n'y eut jamais une telle opportunité pour le salut de l'âme d'un homme comme il y en a en Angleterre en ce moment. Jamais il n'y eut tant de signes de religion dans le pays, tant de sermons prêchés, tant de services tenus dans les églises et les chapelles, tant de Bibles vendues, tant de livres religieux et de brochures imprimés, tant de Sociétés soutenues pour évangéliser l'humanité, tant de respect extérieur accordé au christianisme. De nos jours, des choses se font partout qui, il y a cent ans, auraient été jugées impossibles. Les évêques soutiennent les efforts les plus audacieux et agressifs pour atteindre les âmes non converties. Les doyens et les chapitres ouvrent les nefs des cathédrales pour les sermons du dimanche soir ! Le clergé de l'école High Church la plus stricte prône des missions spéciales et rivalise avec les frères évangéliques pour proclamer que se rendre à l'église le dimanche ne suffit pas pour conduire un homme au ciel. En bref, il y a actuellement un émoi autour de la religion comme il n'y en a jamais eu depuis que l'Angleterre est devenue une nation, et que les sceptiques et les infidèles les plus ingénieux ne peuvent nier. Si Romaine, Venn, Berridge, Rowlands, Grimshaw et Hervey avaient été informés que de telles choses se produiraient environ un siècle après leur mort, ils auraient été tentés de dire, avec le seigneur Samaritain : « Si l'Éternel faisait des fenêtres au ciel, pareille chose pourrait-elle arriver ? » (2 R 7.19). Mais le Seigneur a ouvert les écluses des cieux. Il est plus enseigné de nos jours en Angleterre sur

le véritable Évangile, et le chemin du salut par la foi en Jésus-Christ, en une semaine, qu'il ne l'était en une année du temps de Romaine. Certainement, j'ai le droit de dire que nous vivons à une époque de privilèges spirituels. Mais en sommes-nous meilleurs pour autant ? En une époque comme celle-ci, il est bon de se demander : « Comment prenons-nous soin de nos âmes ? »

Nous vivons à une époque de dangers spirituels particuliers. Jamais peut-être, depuis le commencement du monde, n'y eut-il une telle quantité immense de profession extérieure et superficielle de la religion qu'il y en a de nos jours. Une proportion douloureusement grande de toutes les congrégations du pays se compose de personnes non converties, qui ne connaissent rien de la religion du cœur, ne s'approchent jamais de la table du Seigneur, et ne confessent jamais Christ dans leur vie quotidienne. Des myriades de ceux qui courent toujours après les prédicateurs, et se pressent pour entendre des sermons spéciaux, ne sont guère mieux que des tonneaux vides, et des cymbales retentissantes, sans un brin de christianisme réel et vital chez eux. La parabole du semeur reçoit constamment des illustrations des plus vives et douloureuses. Les auditeurs du long du chemin, les auditeurs sur le sol pierreux, les auditeurs parmi les épines abondent de tous côtés.

La vie de nombreuses personnes religieuses, je le crains, en cette époque, n'est rien de meilleur qu'un perpétuel cours de consommation spirituelle d'alcool fort. Elles sont toujours maladivement avides de nouvelles excitations ; et elles semblent se soucier peu de quoi il s'agit, pourvu qu'elles l'obtiennent. Toute prédication semble leur paraître la même ; et elles semblent incapables de « discerner les différences », tant qu'elles entendent des paroles habiles, que leurs oreilles soient flattées, et qu'elles soient assises parmi une foule. Le pire de tout, c'est qu'il y a des centaines de jeunes croyants non établis qui sont si infectés par ce même amour de l'excitation, qu'ils pensent réellement qu'il est de leur devoir de toujours la rechercher. Insensiblement, presque à eux-mêmes, ils adoptent une sorte de christianisme hystérique, sensationnel, sentimental, jusqu'à ce qu'ils ne soient jamais satisfaits des « anciens sentiers » et, comme les Athéniens, courent toujours après quelque chose de nouveau. Voir un jeune croyant à l'esprit calme, qui n'est pas arrogant, sûr de lui-même, suffisant, et plus prêt à enseigner qu'à apprendre, mais content d'un effort quotidien et stable pour croître à la ressemblance de Christ, et pour accomplir l'œuvre de Christ tranquillement et sans ostentation, à la maison, devient vraiment presque une rareté ! Trop de jeunes professeurs, hélas, se comportent comme de jeunes recrues qui n'ont pas dépensé toute leur prime d'engagement. Ils montrent combien ils ont peu de racines profondes, et combien ils ont peu de connaissance de leurs cœurs, par leur bruit, leur hardiesse, leur empressement à contredire et à rabaisser de vieux chrétiens, et leur confiance excessive en leur supposée solidité et sagesse ! Il sera bien pour beaucoup de jeunes professeurs de cette époque s'ils ne finissent pas, après avoir été ballottés pendant un certain temps, et « emportés çà et là par tout vent de doctrine », par rejoindre quelque petite secte mesquine et censeuse, ou par embrasser quelque hérésie absurde et déraisonnée. Assurément, en des temps comme ceux-ci, il y a un grand besoin d'examen de soi. Lorsque nous regardons autour de nous, nous pouvons bien demander : « Comment en sommes-nous à propos de nos âmes ? »

En traitant cette question, il me semble que le plan le plus direct est de proposer une liste de sujets de réflexion personnelle et de les organiser de manière méthodique. Ce faisant, j'espère répondre aux besoins de chacun de ceux entre les mains desquels cet ouvrage pourra tomber. J'invite chaque lecteur de ce traité à se joindre à moi pour un examen de conscience calme et profond, durant quelques brefs instants. Je désire m'adresser à moi-même autant qu'à vous. Je m'approche de vous non pas en ennemi, mais en ami. « Le vœu de mon cœur et ma prière à Dieu pour eux, c'est qu'ils soient sauvés » (Ro 10.1). Supportez-moi si je dis des choses qui, à première vue, semblent dures et sévères. Croyez-moi, votre meilleur ami est celui qui vous dit le plus de vérité.

1. Pensons-nous jamais à nos âmes ?

Permettez-moi de vous demander, en premier lieu, « PENSONS-NOUS JAMAIS À NOS ÂMES ? »

Des milliers de personnes en Angleterre, je le crains, ne peuvent répondre à cette question de manière satisfaisante. Elles ne donnent jamais à la foi aucune place dans leurs pensées. Du début de l'année à la fin, elles sont absorbées par la poursuite des affaires, du plaisir, de la politique, de l'argent, ou de quelque forme d'indulgence personnelle. La mort, le jugement, l'éternité, le ciel, l'enfer, et le monde à venir ne sont jamais examinés calmement et considérés. Elles vivent comme si elles n'allaient jamais mourir, ou ressusciter, ou se tenir au tribunal de Dieu, ou recevoir une sentence éternelle ! Elles ne s'opposent pas ouvertement à la foi, car elles n'ont pas suffisamment de réflexion à ce sujet pour le faire ; mais elles mangent, boivent, dorment, gagnent de l'argent, et dépensent de l'argent, comme si la foi était une simple fiction et non une réalité. Elles ne sont ni romanistes, ni sociniens, ni infidèles, ni de la Haute Église, ni de la Basse Église, ni de l'Église Large. Elles ne sont rien du tout, et ne prennent pas la peine d'avoir des opinions. Une façon de vivre plus insensée et déraisonnable ne peut être conçue ; mais elles ne prétendent pas raisonner à ce sujet. Elles ne pensent tout simplement jamais à Dieu, sauf lorsqu'elles sont effrayées pendant quelques minutes par la maladie, un décès dans leur famille, ou un accident. À l'exception de telles interruptions, elles semblent ignorer la religion complètement, et continuent leur chemin avec calme et sans perturbation, comme s'il n'y avait rien qui valût la peine d'être pensé en dehors de ce monde.

Il est difficile d'imaginer une vie plus indigne d'une créature immortelle qu'une telle vie que je viens de décrire, car elle réduit l'homme au niveau de la bête. Mais c'est littéralement et véritablement la vie de multitudes en Angleterre ; et, à mesure qu'elles s'évanouissent, leur place est prise par d'autres multitudes semblables. Ce tableau est, sans aucun doute, horrible, affligeant, et révoltant : mais, hélas, il n'est que trop vrai. Dans chaque grande ville, sur chaque marché, à chaque bourse, dans chaque club, on peut voir des spécimens de cette classe par dizaines, des hommes qui pensent à tout sous le soleil, sauf à la seule chose nécessaire, le salut de leur âme. Comme les Juifs d'autrefois, ils ne « considèrent pas leurs voies, » ils ne « considèrent pas leur fin dernière ; » ils ne « considèrent pas qu'ils font le mal » (És 1.3 ; Ag 1.7 ; De 32.29 ; Ec 5.1). Comme Gallion, ils ne « se soucient d'aucune de ces choses » ; cela n'est pas sur leur chemin (Ac 18.17). S'ils prospèrent dans le monde, s'enrichissent, et réussissent dans

leur genre de vie, ils sont loués et admirés par leurs contemporains. Rien ne réussit en Angleterre comme le succès ! Mais pour tout cela, ils ne pourront vivre éternellement. Ils devront mourir et comparaître devant le tribunal de Dieu, et être jugés ; et alors, quelle en sera la fin ?

Lorsqu'une grande classe de ce genre existe dans notre pays, nul lecteur ne doit s'étonner que je demande s'il y appartient. Si tel est votre cas, vous devriez avoir une marque apposée sur votre porte, comme il y en avait une sur une maison frappée par la peste il y a deux siècles, avec ces mots inscrits : « Seigneur, aie pitié de nous ». Considérez la classe que j'ai décrite, puis examinez votre propre âme.

2. Faisons-nous quoi que ce soit pour nos âmes ?

Permettez-moi de demander, en second lieu, SI NOUS FAISONS JAMAIS QUOI QUE CE SOIT POUR NOS ÂMES ?

Il y a une multitude en Angleterre qui pense occasionnellement à la religion, mais qui, malheureusement, ne va jamais au-delà de la pensée. Après un sermon émouvant, ou après un enterrement, ou sous la pression d'une maladie, ou le dimanche soir, ou lorsque les choses vont mal dans leurs familles, ou lorsqu'ils rencontrent un exemple resplendissant d'un chrétien, ou lorsqu'ils tombent sur quelque livre religieux saisissant ou quelque traité, ils penseront alors beaucoup, et même parleront un peu de religion de manière vague. Mais ils s'arrêtent court, comme si penser et parler suffisaient pour les sauver. Ils sont toujours en train de planifier, d'avoir l'intention, de se proposer, de se résoudre, de souhaiter, et de nous dire qu'ils « savent » ce qui est juste, et qu'ils « espèrent » être trouvés justes à la fin, mais ils n'atteignent jamais aucune action. Il n'y a pas de séparation réelle du service du monde et du péché, pas de véritable prise de la croix et suivi du Christ, pas d'acte positif dans leur christianisme. Leur vie est passée à jouer le rôle du fils dans la parabole de notre Seigneur, à qui le père dit, « Va travailler aujourd'hui à ma vigne : et il répondit, Je veux bien, Seigneur, mais il n'alla pas » (Mt 21.30). Ils sont semblables à ceux qu'Ézéchiél décrit, qui aimaient sa prédication, mais qui ne pratiquaient jamais ce qu'il prêchait : « Ils viennent à toi, comme un peuple vient, ils s'asseyent devant toi comme mon peuple, ils écoutent tes paroles, mais ne les mettent point en pratique... Et voici, tu es pour eux comme un chant agréable, d'une voix belle, et jouant bien de l'instrument : ils écoutent tes paroles mais ils ne les mettent point en pratique » (Éz 33.31-32). En un temps comme celui-ci, où écouter et penser sans agir est si commun, nul ne peut s'étonner que je presse les hommes sur le besoin absolu de l'examen de soi. Encore une fois, donc, je demande à mes lecteurs de considérer la question de mon texte, « Comment agissons-nous quant à nos âmes ? »

3. Essayons-nous de satisfaire nos consciences par une religion formelle ?

Permettez-moi de demander, en troisième lieu, SI NOUS ESSAYONS DE SATISFAIRE NOS CONSCIENCES PAR UNE RELIGION FORMELLE ET PUREMENT EXTERNE ?

Il existe en Angleterre à ce moment précis une multitude qui s'échoue sur ce roc. À l'instar des pharisiens d'autrefois, ils font grand cas de l'aspect extérieur du christianisme, tandis que la partie intérieure et spirituelle est totalement négligée. Ils prennent soin de participer à tous les services de leur lieu de culte, et sont réguliers dans l'emploi de toutes ses formes et ordonnances. Ils ne sont jamais absents de la communion lorsque la cène du Seigneur est administrée. Parfois, ils sont des plus stricts dans l'observance du Carême, et attachent une grande importance aux jours des saints. Souvent, ils sont des partisans fervents de leur propre Église, ou secte, ou congrégation, et prêts à lutter contre quiconque est en désaccord avec eux. Cependant, pendant tout ce temps, leur religion est dépourvue de cœur. Quiconque les connaît intimement peut voir au premier coup d'œil que leurs affections sont fixées sur les choses d'ici-bas, et non sur celles d'en haut ; et qu'ils tentent de compenser le manque de christianisme intérieur par une quantité excessive de forme extérieure. Et cette religion formelle ne leur apporte aucun bien réel. Ils ne sont pas satisfaits. Commencant par le mauvais bout, en plaçant les choses extérieures en premier, ils ne connaissent rien de la joie et de la paix intérieures, et passent leurs jours dans une lutte constante, secrètement conscients qu'il y a quelque chose qui ne va pas, sans pourtant savoir pourquoi. Eh bien, après tout, s'ils ne progressent pas d'un stade de formalisme à un autre, jusqu'à ce qu'en désespoir ils fassent un plongeon fatal, et tombent dans le papisme ! Lorsque de tels chrétiens professants sont si douloureusement nombreux, nul besoin de s'étonner si je presse sur lui l'importance primordiale d'un examen de conscience minutieux. Si vous aimez la vie, ne vous contentez pas de l'écorce, de la coque et de l'échafaudage de la religion. Souvenez-vous des paroles de notre Sauveur à propos des formalistes juifs de son temps : « Ce peuple s'approche de moi de la bouche, et m'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi » (És 29.13).

« C'est en vain qu'ils m'honorent. » (Mt 15.8-9) Il faut quelque chose de plus que de se rendre diligemment à l'église, et de recevoir la Cène du Seigneur, pour transporter nos âmes au ciel. Les moyens de grâce et les formes de la religion sont utiles à leur manière, et Dieu fait rarement quelque chose pour son Église sans eux. Mais gardons-nous de faire naufrage sur le phare même qui aide à montrer le passage vers le port. Encore une fois, je demande : « Que faisons-nous de nos âmes ? »

4. Avons-nous reçu le pardon de nos péchés ?

Permettez-moi de demander, en quatrième lieu, **SI NOUS AVONS REÇU LE PARDON DE NOS PÉCHÉS ?**

Peu d'Anglais raisonnables penseraient à nier qu'ils sont des pécheurs. Beaucoup diraient peut-être qu'ils ne sont pas aussi mauvais que d'autres, et qu'ils n'ont pas été si méchants, et ainsi de suite. Mais peu, je le répète, prétendraient dire qu'ils ont toujours vécu comme des anges, et n'ont jamais fait, dit, ou pensé une mauvaise chose durant toute leur vie. En bref, nous devons tous confesser que nous sommes plus ou moins « pécheurs », et, en tant que pécheurs, nous sommes coupables devant Dieu ; et, en tant que coupables, nous devons être pardonnés, ou bien perdus et condamnés pour l'éternité au

dernier jour. Or, c'est la gloire de la religion chrétienne que de nous fournir précisément le pardon dont nous avons besoin — plein, libre, parfait, éternel et complet. C'est un des principaux articles de ce credo bien connu que la plupart des Anglais apprennent quand ils sont enfants. Ils sont enseignés à dire : « Je crois au pardon des péchés. » Ce pardon des péchés nous a été acheté par le Fils éternel de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ. Il nous l'a acheté en venant dans le monde pour être notre Sauveur, et en vivant, mourant, et ressuscitant, en tant que notre Substitut, en notre faveur. Il l'a acquis pour nous au prix de Son propre sang très précieux, en souffrant à notre place sur la croix, et en satisfaisant pour nos péchés. Mais ce pardon, aussi grand, et plein, et glorieux soit-il, ne devient pas la propriété de chaque homme et femme comme une simple formalité. Ce n'est pas un privilège que chaque membre d'une Église possède, simplement parce qu'il est membre d'une Église. C'est une chose que chaque individu doit recevoir pour lui-même par sa propre foi personnelle, s'en emparer par la foi, l'appropriier par la foi, et en prendre possession par la foi ; sinon, en ce qui le concerne, Christ sera mort en vain. « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jn 3.36). Aucun mot ne pourrait être imaginé plus simple, et plus adapté à l'homme. Comme le bon vieux Latimer le disait en parlant de la justification : « Il suffit de croire et d'avoir. » La seule chose requise est la foi ; et la foi n'est rien de plus que la confiance humble et sincère de l'âme qui désire être sauvée. Jésus est capable et désireux de sauver ; mais l'homme doit venir à Jésus et croire. Tous ceux qui croient sont immédiatement justifiés et pardonnés : mais sans la foi, il n'y a pas de pardon du tout.

Or, voici précisément le point, je crains, où des multitudes de personnes en Angleterre échouent, et sont en danger imminent d'être perdues à jamais. Elles savent qu'il n'y a point de pardon des péchés si ce n'est en Jésus-Christ. Elles peuvent vous dire qu'il n'y a point de Sauveur pour les pécheurs, point de Rédempteur, point de Médiateur, excepté Celui qui est né de la Vierge Marie, qui a été crucifié sous Ponce Pilate, mort et enseveli. Mais là elles s'arrêtent, et n'avancent point plus loin ! Elles ne parviennent jamais au point de réellement s'emparer de Christ par la foi, et de devenir un avec Christ et Christ en elles. Elles peuvent dire, Il est un Sauveur, mais non mon Sauveur, un Rédempteur, mais non mon Rédempteur, un Prêtre, mais non mon Prêtre—un Avocat, mais non mon Avocat : et ainsi elles vivent et meurent sans pardon ! Il n'est pas étonnant que Martin Luther ait dit : « Beaucoup sont perdus parce qu'ils ne peuvent user des pronoms possessifs. » Quand tel est l'état de beaucoup en ce jour, nul ne doit s'étonner que je demande aux hommes s'ils ont reçu le pardon des péchés. Une illustre chrétienne a dit un jour, dans sa vieillesse, « Le commencement de la vie éternelle dans mon âme fut une conversation que j'ai eue avec un vieil homme qui vint rendre visite à mon père alors que je n'étais qu'une petite fille. Il me prit par la main un jour et dit : Mon cher enfant, ma vie est presque finie, et tu vivras probablement de nombreuses années après mon départ. Mais n'oublie jamais deux choses. L'une est, qu'il existe telle chose que d'avoir nos péchés pardonnés pendant que nous vivons. L'autre est, qu'il existe telle chose que de savoir et sentir que nous sommes pardonnés. Je rends grâce à Dieu de n'avoir jamais oublié ses paroles. » Qu'en est-il de nous ? Ne nous reposons point jusqu'à ce que nous « sachions et ressentions », comme dit le Livre de la Prière, que nous sommes pardonnés. Demandons encore une fois : en matière de pardon des péchés, « Comment agissons-nous ? »

5. Savons-nous quelque chose par l'expérience de la conversion à Dieu ?

Permettez-moi de vous interroger, en cinquième lieu, SI NOUS SAVONS QUELQUE CHOSE PAR L'EXPÉRIENCE DE LA CONVERSION À DIEU.

Sans conversion, il n'y a point de salut. « Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » « Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. » « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient point. » « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. » (Mt 18.3, Jn 3.3, Ro 8.9, 2 Co 5.17) Nous sommes tous, par nature, si faibles, si mondains, si enclins à la terre, si portés au péché, qu'en l'absence d'un changement profond, nous ne pouvons servir Dieu dans cette vie, ni en jouir après notre mort. De même que les canards, aussitôt éclos, se dirigent naturellement vers l'eau, ainsi les enfants, dès qu'ils le peuvent, s'adonnent naturellement à l'égoïsme, au mensonge et à la fourberie ; et nul ne prie ou n'aime Dieu, à moins d'y être instruit. Que nous soyons hauts ou bas, riches ou pauvres, nobles ou simples, nous avons tous besoin d'un changement complet, un changement qui est l'œuvre particulière du Saint-Esprit à nous accorder. Appelez-le comme vous voudrez, nouvelle naissance, régénération, renouvellement, nouvelle création, vivification, repentance, la chose doit être possédée pour être sauvés ; et si nous possédons la chose, elle sera visible.

Le sentiment du péché et sa profonde haine, la foi en Christ et l'amour pour Lui, la délectation dans la sainteté et le désir d'en posséder davantage, l'amour pour le peuple de Dieu et le dégoût des choses du monde, voilà, voilà les signes et les preuves qui accompagnent toujours la conversion. Nombreux sont ceux, autour de nous, qui, craignons-nous, n'en connaissent rien. Ils sont, selon le langage de l'Écriture, morts, endormis, aveugles, et inadaptés pour le royaume de Dieu. Année après année, peut-être, ils continuent de répéter les mots du credo, « Je crois en l'Esprit Saint » ; mais ils ignorent complètement Ses opérations transformatrices sur l'homme intérieur. Parfois, ils se flattent eux-mêmes d'être nés de nouveau, parce qu'ils ont été baptisés, qu'ils vont à l'église, et qu'ils reçoivent la Cène du Seigneur ; tandis qu'ils sont totalement dépourvus des marques de la nouvelle naissance, telles que décrites par Jean dans sa première Épître. Et pendant tout ce temps, les paroles de l'Écriture sont claires et explicites, « Si vous ne vous convertissez, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux » (Mt 18.3).

En des temps tels que ceux-ci, nul lecteur ne devrait s'étonner que je presse la question de la conversion sur les âmes des hommes. Sans doute y a-t-il beaucoup de conversions factices en un jour d'excitation religieuse tel que celui-ci. Mais la fausse monnaie ne prouve pas qu'il n'existe pas de bonne monnaie : non, c'est plutôt un signe qu'il y a quelque monnaie en circulation qui a de la valeur et mérite d'être imitée. Les hypocrites et les faux chrétiens sont des preuves indirectes qu'il existe une véritable grâce parmi les hommes. Recherchons donc nos propres cœurs, et voyons où nous en sommes nous-mêmes. Une fois de plus, posons-nous la question, en matière de conversion : « Où en sommes-nous ? »

6. Connaissons-nous quelque chose de la sainteté chrétienne pratique ?

Permettez-moi d'interroger, en sixième lieu, SI NOUS CONNAISSONS QUELQUE CHOSE DE LA SAINTÉTÉ CHRÉTIENNE PRATIQUE ?

Il est aussi certain que toute autre vérité biblique que « sans la sanctification, nul ne verra le Seigneur » (Hé 12.14). Il est également certain qu'elle est le fruit invariable de la foi salvatrice, l'épreuve véritable de la régénération, la seule preuve solide de la grâce habitante, la conséquence certaine de l'union vitale avec Christ.

La sainteté n'est pas la perfection absolue et la liberté de toute faute. Rien de tel ! Les paroles impétueuses de certains, qui parlent de jouir d'une « communion ininterrompue avec Dieu pendant plusieurs mois », sont grandement à déplorer, car elles suscitent des attentes non scripturaires dans l'esprit des jeunes croyants, et causent ainsi du tort. La perfection absolue est pour le ciel, et non pour la terre, où nous avons un corps faible, un monde méchant, et un diable actif continuellement près de nos âmes. De même, la véritable sainteté chrétienne n'est jamais atteinte ni maintenue sans une lutte constante et un combat perpétuel. Le grand Apôtre, qui a dit « Je combats, - je travaille, - je traite durement mon corps et je le tiens assujetti » (1 Co 9.27), aurait été stupéfait d'entendre parler de sanctification sans effort personnel, et d'être informé que les croyants n'ont qu'à rester assis, et tout sera accompli pour eux !

Cependant, aussi faible et imparfaite que puisse être la sainteté des meilleurs saints, elle est un fait véritable et possède un caractère aussi indubitable que la lumière et le sel. Ce n'est point une chose qui commence et finit avec une profession bruyante : elle sera bien plus vue qu'entendue. La sainteté authentique, selon les Écritures, poussera un homme à faire son devoir chez lui et près du foyer, et à orner sa doctrine dans les petites épreuves de la vie quotidienne. Elle se manifestera dans les grâces passives aussi bien que dans les actives. Elle rendra un homme humble, aimable, doux, désintéressé, de bonne humeur, prévenant envers les autres, aimant, doux et pardonnant. Elle ne le contraindra point à sortir du monde et à se retirer dans une caverne comme un ermite. Mais elle l'amènera à accomplir son devoir dans l'état auquel Dieu l'a appelé, selon les principes chrétiens, et suivant le modèle de Christ.

Une telle sainteté, je le sais bien, n'est point commune. C'est un style de christianisme pratique qui est tristement rare en ces jours. Mais je ne puis trouver aucun autre standard de sainteté dans la Parole de Dieu, aucun autre qui corresponde aux tableaux tracés par notre Seigneur et Ses Apôtres. En une époque telle que celle-ci, nul lecteur ne saurait s'étonner si j'insiste également sur ce sujet pour capter l'attention des hommes. Demandons encore une fois : en ce qui concerne la sainteté, comment en est-il de nos âmes ? « Comment nous portons-nous ? »

7. Connaissons-nous quelque chose du plaisir à profiter des moyens de grâce ?

Permettez-moi de vous demander, en septième lieu, SI NOUS CONNAISSONS QUELQUE CHOSE DU PLAISIR À PROFITER DES MOYENS DE GRÂCE ?

Lorsque je parle des moyens de grâce, j'ai en vue cinq choses principales : la lecture de la Bible, la prière privée, le culte public, le sacrement de la Cène du Seigneur, et le repos du jour du Seigneur.

Les moyens de grâce sont des instruments que Dieu, dans sa bienveillance, a désignés pour transmettre la grâce au cœur de l'homme par le Saint-Esprit, ou pour entretenir la vie spirituelle après qu'elle a commencé. Aussi longtemps que le monde subsistera, l'état de l'âme d'un homme dépendra grandement de la manière et de l'esprit avec lesquels il utilise ces moyens de grâce. C'est en toute délibération et intention que je parle de la manière et de l'esprit. Beaucoup d'Anglais emploient les moyens de grâce de façon régulière et formelle, sans rien savoir du plaisir qu'ils procurent : ils s'en acquittent par devoir, mais sans la moindre parcelle de sentiment, d'intérêt, ou d'affection. Pourtant, même le bon sens pourrait nous dire que cet usage formel et mécanique des choses saintes est entièrement vain et inutile. Notre ressenti à leur égard est justement l'un des nombreux tests de l'état de nos âmes. Comment pourrait-on croire qu'un homme aime Dieu s'il lit à Son sujet et celui de Son Christ comme une simple question de devoir, satisfait s'il a simplement avancé son marque-page de quelques chapitres ? Comment pourrait-il supposer être prêt à rencontrer Christ s'il ne prend jamais la peine de répandre son cœur devant Lui en privé comme à un Ami, et se contente de répéter des mots matin et soir sous le nom de « prière », sans à peine songer à ce qu'il fait ? Comment cet homme pourrait-il être heureux au ciel éternellement s'il trouve le dimanche ennuyeux, morne et lassant, s'il ne connaît rien de la prière et de la louange ferventes, et s'il ne s'intéresse guère à savoir s'il entend la vérité ou l'erreur du haut de la chaire, ou écoute à peine le sermon ? Quelle peut être la condition spirituelle de cet homme dont le cœur ne « brûle jamais en lui » lorsqu'il reçoit ce pain et ce vin qui nous rappellent spécialement la mort du Christ sur la croix et l'expiation pour le péché ?

Ces interrogations sont très sérieuses et importantes. Si les moyens de grâce n'avaient pas d'autre utilité, et n'étaient pas de puissants secours vers le ciel, ils seraient utiles pour fournir un test de notre véritable état aux yeux de Dieu. Dites-moi ce qu'un homme fait en matière de lecture biblique et de prière, en matière de dimanche, de culte public et de la Cène du Seigneur, et je vous dirai bientôt quel il est, et sur quelle voie il voyage. Qu'en est-il pour nous-mêmes ? Demandons-nous encore une fois : en matière de moyens de grâce, « Comment nous comportons-nous ? »

8. Essayons-nous jamais de faire du bien en ce monde ?

Permettez-moi de demander, en huitième lieu, SI NOUS ESSAYONS JAMAIS DE FAIRE DU BIEN DANS CE MONDE ?

Notre Seigneur Jésus-Christ « passait en faisant du bien » lorsqu'Il était sur terre (Ac 10.38). Les Apôtres, ainsi que tous les disciples du temps biblique, s'efforçaient toujours de marcher sur Ses traces. Un chrétien qui se contenterait d'aller lui-même au ciel, sans se soucier de ce qu'il adviendrait des autres, qu'ils vivent heureux et meurent en paix ou non, aurait été considéré comme une sorte de monstre aux temps primitifs, dépourvu

de l'Esprit de Christ. Pourquoi supposer un instant qu'une norme inférieure suffira de nos jours ? Pourquoi les figuiers qui ne portent pas de fruits seraient-ils épargnés de nos jours, alors qu'à l'époque de notre Seigneur, ils devaient être abattus comme « ce qui encombre la terre » ? (Lu 13.7). Voici des interrogations sérieuses qui demandent des réponses sérieuses.

Il est une génération de chrétiens professants de nos jours, qui semblent ne rien savoir du souci de leur prochain, et qui sont complètement happés par les préoccupations de leur propre personne, c'est-à-dire, leurs propres affaires et celles de leur famille. Ils mangent, boivent, dorment, s'habillent, travaillent, gagnent de l'argent, et dépensent de l'argent, année après année ; et que d'autres soient heureux ou misérables, bien portants ou malades, convertis ou non convertis, en route vers le ciel ou vers l'enfer, semblent être des questions concernant lesquelles ils sont suprêmement indifférents. Cela peut-il être juste ? Peut-on concilier cela avec la religion de Celui qui a raconté la parabole du bon Samaritain, et nous a ordonné « Va, et toi, fais de même » (Lu 10.37) ? J'en doute entièrement.

Il y a beaucoup à faire partout. Il n'est point de lieu en Angleterre où il n'y ait un champ de travail et une porte ouverte à l'utilité si quelqu'un est prêt à y entrer. Il n'est point de chrétien en Angleterre qui ne puisse trouver quelque bonne œuvre à accomplir pour autrui, s'il a seulement un cœur disposé à le faire. Le plus pauvre homme ou femme, sans un sou à donner, peut toujours manifester une profonde sympathie envers les malades et les affligés, et par sa simple bonté et son aide compatissante, peut réduire la misère et augmenter le confort de quelqu'un en ce monde troublé. Mais hélas, la vaste majorité des chrétiens professants, qu'ils soient riches ou pauvres, anglicans ou dissidents, semblent possédés par un démon de détestable égoïsme et ne connaissent point le délice de faire le bien. Ils peuvent discuter des heures durant sur le baptême, et la Cène du Seigneur, et les formes de culte, et l'union de l'Église et de l'État, et d'autres questions semblables, aussi stériles que des ossements secs. Mais tout ce temps, ils semblent n'avoir aucun souci pour leurs voisins. Le point pratique évident, à savoir s'ils aiment leur prochain, comme le Samaritain aimait le voyageur dans la parabole, et s'ils peuvent consacrer du temps et des efforts pour faire le bien à autrui, est un point qu'ils ne touchent jamais du bout d'un doigt.

Dans trop de paroisses anglaises, tant en ville qu'à la campagne, le véritable amour semble presque mort, tant dans l'église que dans la chapelle, et l'esprit de parti misérable ainsi que la controverse apparaissent comme les seuls fruits que le christianisme semble capable de produire. En un temps comme celui-ci, nul lecteur ne devrait s'étonner si je presse ce sujet ancien et simple sur sa conscience. Connaissons-nous quelque chose de l'amour véritable du Samaritain envers autrui ? Essayons-nous parfois de faire du bien à quelqu'un d'autre que nos propres amis et parents, et que notre propre parti ou cause ? Vivons-nous comme des disciples de Celui qui « allait de lieu en lieu faisant du bien » et qui a commandé à Ses disciples de le prendre pour « exemple » (Jn 13.15) ? Si ce n'est pas le cas, avec quel visage le rencontrerons-nous au jour du jugement ? Dans ce domaine également, qu'en est-il de nos âmes ? Une fois de plus, je demande : « Comment allons-nous ? »

9. Savons-nous quelque chose du mode de vie en communion habituelle avec Christ ?

Permettez-moi de vous interroger, en neuvième lieu : SAVONS-NOUS QUELQUE CHOSE DU MODE DE VIE EN COMMUNION HABITUELLE AVEC CHRIST ?

Par « communion », j'entends cette habitude de « demeurer en Christ » dont notre Seigneur parle dans le quinzième chapitre de l'Évangile selon Jean, comme étant essentielle à la fécondité chrétienne (Jn 15.4-8). Qu'il soit bien entendu que l'union avec Christ est une chose, et la communion en est une autre. Il ne peut y avoir de communion avec le Seigneur Jésus sans union au préalable ; mais il peut malheureusement y avoir union avec le Seigneur Jésus, et ensuite peu ou pas de communion du tout. La différence entre les deux ne réside pas dans deux étapes distinctes, mais dans les niveaux supérieur et inférieur d'un plan incliné. L'union est le privilège commun de tous ceux qui ressentent leurs péchés, se repentent véritablement, viennent à Christ par la foi, et sont acceptés, pardonnés et justifiés en Lui. On peut craindre que trop de croyants ne dépassent jamais ce stade ! En partie par ignorance, en partie par paresse, en partie par crainte des hommes, en partie par un amour secret du monde, en partie par quelque péché dominant non mortifié, ils se contentent d'une petite foi, d'une petite espérance, d'une petite paix, et d'une petite mesure de sainteté. Et ils vivent toute leur vie dans cet état, doutant, faibles, hésitants, et portant seulement du fruit « trente pour un » jusqu'à la fin de leurs jours !

La communion avec Christ est le privilège de ceux qui s'efforcent continuellement de croître en grâce, en foi, en connaissance, et en conformité à la pensée de Christ en toutes choses, qui « oublient ce qui est derrière », et qui « ne considèrent pas encore l'avoir saisi, mais qui courent vers le but pour remporter le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ » (Ph 3.13-14). L'union est le bourgeon, mais la communion est la fleur : l'union est l'enfant, mais la communion est l'homme fort. Celui qui a l'union avec Christ fait bien ; mais celui qui jouit de la communion avec Lui fait bien mieux. Tous deux ont une vie, une espérance, une semence céleste dans leurs cœurs, un Seigneur, un Sauveur, un Saint-Esprit, une demeure éternelle : mais l'union n'est pas aussi bonne que la communion ! Le grand secret de la communion avec Christ est de « vivre continuellement la vie de foi en Lui », et de tirer de Lui à chaque heure l'approvisionnement que chaque heure nécessite. Pour moi, dit saint Paul, « vivre, c'est Christ. » Je vis : non pas moi, mais Christ vit en moi (Ga 2.20 ; Ph 1.21). Une telle communion est le secret de la « joie et de la paix permanentes dans la foi », que des saints éminents comme Bradford et Rutherford possédaient notoirement. Aucun n'était jamais plus humble, ni plus profondément convaincu de ses propres infirmités et corruptions. Ils vous auraient dit que le septième chapitre de Romains décrivait précisément leur propre expérience. Ils auraient approuvé chaque mot de la « Confession » mise dans la bouche des vrais croyants, dans notre Service de Communion du livre de prière. Ils auraient dit continuellement, « Le souvenir de nos péchés nous est pénible ; le fardeau en est intolérable. » Mais ils regardaient constamment à Jésus, et en Lui, ils étaient toujours capables de se réjouir. Une telle communion est le secret des splendides victoires que des hommes comme ceux-ci remportaient sur le péché, le monde et la peur de la mort. Ils ne restaient pas assis oisivement, disant : « Je laisse tout à Christ de faire pour moi, » mais, forts

dans le Seigneur, ils utilisaient la nature divine qu'Il avait implantée en eux, avec audace et confiance, et étaient « plus que vainqueurs par Celui qui les a aimés » (Ro 8.37). Comme saint Paul, ils auraient dit, « Je puis tout par Christ qui me fortifie. » (Ph 4.13).

L'ignorance de cette vie de communion est l'une des nombreuses raisons pour lesquelles tant de personnes de cette époque recherchent avec insistance la confession et d'étranges conceptions de la « réelle présence » dans la Cène du Seigneur. De telles erreurs jaillissent souvent d'une connaissance imparfaite de Christ, et de vues obscures sur la vie de foi en un Sauveur ressuscité, vivant et intercédant. La communion avec Christ est-elle ainsi une chose courante? Hélas! Elle est en vérité très rare! La plus grande partie des croyants semble se contenter de la plus rudimentaire connaissance élémentaire de la justification par la foi, et de quelques autres doctrines, et cheminent en doutant, boitant, hésitant, gémissant sur le chemin du ciel, et éprouvent peu le sentiment de victoire ou de joie.

Les Églises de ces derniers temps sont remplies de croyants faibles, sans puissance, sans influence, sauvés en fin de compte, « mais comme au travers du feu », mais ne secouant jamais le monde, et ne connaissant rien d'une « riche entrée » (1 Co 3.15; 2 Pi 1.11). Honteux-d'esprit, Faible-d'esprit et Tremblant-de-crainte, dans le « Voyage du Pèlerin », atteignirent la ville céleste aussi réellement et véritablement que Brave-pour-la-vérité et Grand-cœur. Mais ils ne l'atteignirent certainement pas avec le même confort, et n'accomplirent pas le dixième du bien dans le monde! Je crains qu'il y en ait beaucoup comme eux de nos jours! Quand les choses sont ainsi dans les Églises, nul lecteur ne peut s'étonner que je m'enquière de l'état de nos âmes. Encore une fois, je demande — Dans le domaine de la communion avec Christ, « comment allons-nous? » Que je demande, en dixième et dernier lieu, si nous connaissons quelque chose de la préparation pour la seconde venue de Christ?

Il est aussi certain qu'Il reviendra une seconde fois que n'importe quelle autre vérité de la Bible. Le monde n'a pas encore vu le dernier de Lui. Tout aussi sûrement qu'Il est monté, visible et en corps, sur le mont des Oliviers devant les yeux de Ses disciples, Il reviendra certainement dans les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire (Ac 1.11). Il viendra pour ressusciter les morts, transformer les vivants, récompenser Ses saints, punir les méchants, renouveler la terre et ôter la malédiction, pour purifier le monde aussi sûrement qu'Il purifia le temple, et établir un royaume où le péché n'aura pas de place, et où la sainteté sera la règle universelle. Les Credos que nous récitons et professons croire déclarent continuellement que Christ revient.

Les premiers chrétiens faisaient une partie de leur religion d'attendre Son retour. Ils regardaient en arrière vers la croix et l'expiation pour le péché, et se réjouissaient en Christ crucifié. Ils levaient les yeux vers Christ à la droite de Dieu, et se réjouissaient en Christ intercédant. Ils regardaient vers l'avenir au retour promis de leur Maître, et se réjouissaient à la pensée qu'ils Le verraient à nouveau. Et nous devrions faire de même. Qu'avons-nous réellement obtenu de Christ? Et que savons-nous de Lui? Et que pensons-nous de Lui? Vivons-nous comme si nous aspirions à Le revoir et aimions Son apparition? Être prêt pour cette apparition n'est rien d'autre qu'être un chrétien réel et constant. Cela n'exige pas qu'un homme cesse ses affaires quotidiennes. Le fermier

n'a pas besoin d'abandonner sa ferme, ni le commerçant son comptoir, ni le médecin ses patients, ni le charpentier son marteau et ses clous, ni le maçon son mortier et sa truelle, ni le forgeron sa forge. Chacun et tous ne peuvent rien faire de mieux que d'être trouvés faisant leur devoir, mais en le faisant en tant que chrétien, et avec un cœur prêt à partir à tout moment. Face à une vérité semblable, aucun lecteur ne peut être surpris si je demande, Où en est notre âme en ce qui concerne le second avènement de Christ ? Le monde vieillit et court à sa perte. La vaste majorité des chrétiens semblent être comme les hommes du temps de Noé et de Lot, qui mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, plantaient et bâtissaient, jusqu'au jour même où le déluge et le feu sont venus. Ces paroles de notre Maître sont très solennelles et sondent le cœur, « Souvenez-vous de la femme de Lot. » « Prenez garde à ce que votre cœur ne s'appesantisse à aucun moment par les soucis de cette vie, et que ce jour ne vienne sur vous à l'improviste » (Lu 17.32 ; 21.34). Encore une fois je demande : en ce qui concerne la préparation pour le second avènement de Christ, « Où en sommes-nous ? »

Je termine ici mes investigations. Je pourrais aisément les prolonger ; mais je crois avoir dit suffisamment, au commencement de ce volume, pour inciter à l'investigation intérieure et à l'examen de soi dans de nombreux esprits. Dieu est témoin que je n'ai rien dit que je ne ressente de la plus haute importance pour mon propre âme. Je ne désire que faire du bien aux autres.

10. Applications

Permettez-moi maintenant de conclure le tout par quelques mots d'application pratique.

(A) Y a-t-il parmi les lecteurs de ce traité quelqu'un qui sommeille et qui soit totalement insouciant à l'égard du christianisme ?

Oh, réveillez-vous et ne dormez plus ! Regardez les cimetières et les champs de repos. Un par un, les gens autour de vous y tombent, et vous devrez y reposer un jour. Tournez votre regard vers le monde à venir, posez votre main sur votre cœur et dites, si vous osez, que vous êtes prêt à mourir et rencontrer Dieu. Ah ! Vous êtes comme un homme endormi dans une barque dérivant sur le courant vers les chutes du Niagara ! « Que fais-tu, dormeur ? Lève-toi, invoque ton Dieu ! » « Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et Christ t'éclairera ! » (Jon 1.6 ; Ép 5.14).

(B) Y a-t-il quelque lecteur de ce traité qui se sent condamné par sa propre conscience, et qui craint qu'il n'y ait aucun espoir pour son âme ?

Jetez vos craintes, et acceptez l'offre de notre Seigneur Jésus-Christ faite aux pécheurs. Entendez-Le dire : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos » (Mt 11.28). « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive » (Jn 7.37). « Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi » (Jn 6.37).

Ne doutez point que ces paroles sont pour vous aussi bien que pour quiconque d'autre. Apportez tous vos péchés, et votre incrédulité, votre sentiment de culpabilité, votre

inaptitude, et vos doutes, et vos infirmités—apportez tout à Christ. « Cet homme accueille les pécheurs » et Il vous accueillera aussi (Lu 15.2). Ne demeurez point indécis, hésitant entre deux opinions, et attendant un moment opportun. Debout ! Il vous appelle. Venez à Christ ce jour même (Mc 10.49).

(C) Y a-t-il parmi les lecteurs de ce traité un croyant professant en Christ, mais un croyant sans beaucoup de joie, de paix et de réconfort ?

Prenez conseil aujourd'hui. Scrutez votre propre cœur, et voyez si la faute n'est pas entièrement la vôtre. Il est fort probable que vous soyez assis dans la facilité, satisfait d'une petite foi, d'une petite repentance, d'une petite grâce et d'une petite sanctification, et que vous reculiez inconsciemment devant des extrêmes. Vous ne serez jamais un chrétien très heureux à ce rythme, même si vous vivez jusqu'à l'âge de Mathusalem. Changez votre plan, si vous aimez la vie et désirez voir de bons jours, sans délai. Sortez hardiment, et agissez résolument. Soyez profond, profond, très profond dans votre christianisme, et tournez votre visage pleinement vers le soleil. Déposez tout poids, et le péché qui vous enveloppe si facilement. Efforcez-vous de vous approcher davantage de Christ, de demeurer en Lui, de vous attacher à Lui, et de vous asseoir à Ses pieds comme Marie, et de boire à pleins traits à la fontaine de vie. « Ces choses », dit saint Jean, « nous les écrivons, afin que votre joie soit parfaite » (1 Jn 1.4). « Si nous marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, nous sommes mutuellement en communion » (1 Jn 1.7). (d) Quelqu'un qui lit ce document est-il un croyant accablé de doutes et de peurs, à cause de sa faiblesse, de son infirmité et de son sentiment de péché ?

Rappelez-vous le texte qui dit de Jésus : « Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'éteindra point le lumignon qui fume » (Mt 12.20). Prenez consolation dans la pensée que ce texte est pour vous. Que votre foi soit faible, qu'importe ? Elle est préférable à une totale absence de foi. Le moindre grain de vie vaut mieux que la mort. Peut-être attendez-vous trop de ce monde. La terre n'est pas le ciel. Vous êtes encore dans le corps. Attendez peu de vous-même, mais beaucoup de Christ. Regardez davantage à Jésus, et moins à vous-même.

(D) Enfin, y a-t-il un lecteur de cette lettre qui soit parfois accablé par les épreuves qu'il rencontre sur le chemin du ciel, qu'elles soient corporelles, familiales, circonstancielles, provenant des voisins, ou du monde ? Regardez vers un Sauveur compatissant à la droite de Dieu et répandez votre cœur devant Lui. Il peut être touché par les sentiments de vos épreuves, car Lui-même a souffert lorsqu'Il a été tenté. Êtes-vous seul ? Lui aussi l'était. Êtes-vous mal représenté et calomnié ? Lui aussi l'a été. Êtes-vous abandonné par vos amis ? Lui aussi l'a été. Êtes-vous persécuté ? Lui aussi l'a été. Êtes-vous fatigué dans votre corps et attristé dans votre esprit ? Lui aussi l'était. Oui ! Il peut compatir avec vous, et Il peut aider aussi bien que compatir. Alors, apprenez à vous rapprocher de Christ. Le temps est court. Encore un peu de temps, et tout sera fini : nous serons bientôt « avec le Seigneur ». « Il y a un avenir pour toi, et ton espérance ne sera pas anéantie » (Pr 23.18). « Vous avez besoin de persévérer, afin qu'après avoir fait la volonté de Dieu, vous puissiez obtenir ce qui vous est promis. Encore un peu, un peu de temps : celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas » (Hé 10.36-37).